

Brèves littéraires

Brèves

Flagrant délire

Monique Michaud

Numéro 51, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, M. (1999). Flagrant délire. *Brèves littéraires*, (51), 67–69.

MONIQUE MICHAUD

Flagrant délire

Les quadriceps de nos cuisses imprimaient de puissantes poussées aux pédaliers. Allègrement, mon cavalier et moi longions le vieux canal Soulanges par la piste cyclable, vers Pointe-des-Cascades. Vingt kilomètres d'un chenal rectiligne, j'anticipais un pur plaisir pour l'oeil et... la jambe ! J'ai tout de suite repéré, aux abords du canal, de grosses boules noires aux ventres luisants et rebondis comme des grains de chapelet : les bornes d'amarrage. Dans ma jeunesse, les gens du coin disaient, l'œil coquin, des « bittes » d'ancrage.

Les parois grises du canal délaissé, avec ses pierres effritées, évoquaient pour moi un passé révolu. J'imaginai un cargo énorme glissant majestueusement sur l'eau. En serré dans ce passage, il coupait les terres agricoles en deux. Un bateau en plein champ ! Image insolite. Il frôlait les parois du canal Soulanges et, dans son sillage, l'eau reflétait bruyamment, créant des vagues sur son passage : chlach, chlach, chlach.

Au bout de notre randonnée, le parc des Ancres. À la vue de ces formes d'acier, une douce mélancolie m'envahissait. Les ancres, silhouettes grises et crochues, semblaient empreintes de dignité. Lourdes et fières,

les bras en croix, elles défiaient le temps. J'en caressai une. Étonnamment, le métal m'apparut poreux sous la paume et la vieille chaîne, tristement fatiguée. Je m'éloignai, perplexe, touchée par ces vestiges du passé.

Mon compagnon, plus prosaïque, me présenta une pomme en me désignant un banc près du canal. De là, j'apercevais, fascinée, les trois écluses abandonnées qui permettaient jadis aux embarcations de descendre vers le lac Saint-Louis. Je considérai l'impressionnante dénivellation du coteau plongeant vers le lac.

Les mécanismes des écluses sommeillaient dans la rouille, cette envahissante compagne du temps qui passe. Que j'aurais aimé voir les éclusiers commander la fermeture de la porte en amont ! Et surtout, surtout, le bateau s'abaisser progressivement suivant le niveau de l'eau. Assister à l'ouverture victorieuse de la porte en aval, entendre le cri des marins : « Holà ! en avant toutes ! » Le grincement des rouages, je le perçois très bien. L'équipage s'affaire, un grondement sourd frappe mes oreilles : le capitaine vient d'ordonner l'embrayage des moteurs.

La main à sa visière, il salue le maître éclusier. Cette courtoisie n'existe plus... Brave commandant, aux mains calleuses, aux traits burinés par le soleil, comme je l'admire !

La sirène du navire retentit, grave et forte : theutt ! theutt ! Replaçant sa casquette, le capitaine me lance

un clin d'œil. Mais c'est quand il m'a souri que j'ai craqué. J'ai agité la main en m'exclamant : « Au revoir, au revoir, bon voyage ! »

« Qu'est-ce que tu dis ? », s'enquit mon ami. J'ai dû me confesser : flagrant délit de nostalgie. Flagrant délire.